

ILS ONT PERDU LEUR FILLE, LEUR FEMME, LEUR PETITE-FILLE. POUR QUE LEUR VIE GA

# TSUNAMI Renaît

PAR DELPHINE DUPUIS

« Je suis profondément heureuse ici. Un coin de paradis où j'aimerais revenir plus tard finir mes jours... » Les mots du bonheur, de la sérénité. Les derniers, comme ceux d'un testament qui n'aurait que la longueur d'un S.m.s. Des lettres couchées au dos d'une carte postée à des amis le 25 décembre 2004. Une image de vacances : le coucher de soleil rougeoyant, la plage blanche et les eaux turquoise... En l'écrivant, Natacha Zana ne peut s'imaginer que cette mer qu'elle aime exauce son vœu beaucoup trop vite, oubliant le « plus tard » pour ne retenir que « finir mes jours ».

Natacha, 35 ans, Paule, 43 ans, et Juliette, 4 ans et demi, n'avaient rien en commun si ce n'est de passer un morceau de l'hiver 2004 en Thaïlande ou au Sri Lanka. Elles partagent aussi un même assassin, le tsunami. Et la douleur qui unit leurs proches, restés à terre, rescapés, est devenue commune. Elisabeth, Eric et Philippe, trois Français, ont perdu une fille, une femme, une petite-fille et chacun tente de redonner un cap à une vie qui n'a plus de sens. Une vie qui, avant ce 26 décembre, était parfois de rêve. Depuis quinze ans, Philippe Gilbert avait trouvé son équilibre entre deux vies. Chaque année, il quittait la Gironde pour s'installer durant quatre mois au Sri Lanka, dans le sud de l'île, à Medaketiya. Son eldorado où il a rendez-vous avec le cauchemar.

Juliette, sa petite-fille dont il a la garde, alors que ses parents, Delphine et Jérôme, sont au marché, meurt à quelques mètres de lui. Philippe découvre que le tsunami n'est pas venu seul, mais accompagné du raz de marée de la culpabilité : comment accepter de respirer encore quand on a perdu quelqu'un qu'on aime ? « Mais pourquoi elle et non moi ? Aujourd'hui, j'essaie de protéger Delphine et Jérôme. Toute ma vie, je garderai dans ma tête cette image de Juliette morte à quelques mètres de moi. Au plus profond, j'ai cette obsession : est-ce que je n'aurais pas pu faire tel ou tel geste pour la sauver ? Cette question se posera toujours. » Tout de suite après le drame, une autre épreuve : apprendre à sa fille et à son gendre que leur enfant est mort. « Le plus dur n'a pas été pour moi. Ça a été pour Jérôme qui a sillonné les morgues à la recherche du corps de sa fille. J'aimais Juliette mais, moi, je ne suis qu'un grand-père. Je n'y pense pas tous les jours, et heureusement. Et puis, écrire un livre m'a fait du bien. »

Ce n'est qu'un mois et demi après le drame que Philippe repart au Sri Lanka disperser les cendres de la petite Juliette dans le jardin botanique de Kandy, là où ses parents voulaient qu'elle repose. La dernière station du chemin de croix. Philippe peut désormais se consacrer à la

reconstruction de son village du bout du monde. « Je n'avais pas envie de me regarder dans le miroir en train de pleurer. Ils ont perdu tellement plus là-bas, au Sri Lanka. Moi, quand je suis rentré en France, j'ai retrouvé ma maison. Eux, ils n'ont plus rien. Ils m'ont accueilli pendant quinze ans quand tout allait bien et, moi, j'allais les laisser tomber au moment où ils avaient besoin d'aide ? Je continuerai jusqu'à ce que cet endroit redevienne un paradis ! » Racheter des filets aux pêcheurs qui n'ont plus rien, fournir aux familles bouteilles de gaz, filtres à eau, réchauds, ustensiles de cuisine. Reconstruire la maison d'hôtes qui permettra, il l'espère, la reprise du tourisme...

Elisabeth et Jean-Claude Zana n'étaient pas sur place quand leur fille unique a disparu après ses mots laissés sur une carte. « Jean-Claude était au Canada. Moi, j'étais à l'aéroport du Caire quand j'ai vu défiler sur les écrans ce que le monde entier a découvert avec stupeur. J'ai tout de suite pensé à Natacha... C'est drôle comme on peut se raccrocher à tout. Au moindre espoir. Je me suis longtemps dit qu'elle devait être inconsciente ou amnésique à l'hôpital... Mais, le 31 janvier, à mon arrivée à Kho Phi Phi, je sais tout de suite que Nat est morte, que je ne la reverrai

**De g. à dr. : Yannick Poirier a échappé au tsunami parce qu'il surfait au large. Elisabeth Zana, Philippe Gilbert et Eric Bella ont perdu un des leurs. Tous témoigneront lors de l'émission « Des racines & des ailes » diffusée le 30 novembre.**



# tre après le déluge

jamais. Mais je la sens, là, en moi... Elle est toujours présente.» Aucun regret dans l'immense tristesse que ressent cette ancienne ballerine : «Entre nous, c'était fusionnel. Les trente-cinq années passées avec ma fille ont été merveilleuses.»

Pour Jean-Claude, la douleur est différente. Accaparé par son travail de journaliste, il n'a pas vraiment vu grandir sa fille. Depuis quelque temps, une complicité était en train de naître entre eux... S'ensuit pour le couple un voyage douloureux, à la recherche du corps de l'enfant disparu. Une véritable mission pour Elisabeth : «Depuis ce jour tragique, notre vie n'a plus le même goût. Et pour donner un sens à tout ça, on ne peut que s'investir dans quelque chose de plus important. Comme si Natacha m'avait confié sa vie en disparaissant. Quand on m'a appelée, en août dernier, pour me dire qu'on l'avait formellement identifié, ça a été un choc. Aujourd'hui, je suis dans l'incapacité totale de reprendre une vie normale. Désormais, je poursuis celle que ma fille avait commencée : travailler avec les enfants en difficulté. Je pars m'installer en Thaïlande.» S'occuper des jeunes victimes du tsunami est désormais le sens que cette femme au regard sombre et à la voix douce souhaite donner à son existence. Faire que leur quotidien soit moins lourd : donner des vélos à ceux qui vivent trop loin de l'école, faire venir l'eau potable, créer un réseau de parrainage pour les enfants, leur apprendre à danser... Grâce aux dons que reçoit l'association qu'elle a créée, elle peut redonner le sourire autour d'elle.

Des enfants, Eric Bella et sa femme, Paule, n'en avaient pas. C'est pour compenser cette absence que, deux fois par an, le couple s'offrait un beau voyage. Pour se créer des souvenirs,

profiter l'un de l'autre. L'hiver dernier, ils avaient choisi de passer la fin de l'année au soleil. En Thaïlande. Le matin du tsunami, Paule se fait bronzer au bord de la piscine tandis qu'Eric fait du canoë en mer. Lui ne connaîtra qu'une crue brutale, impressionnante. «Je ne peux pas vraiment expliquer ce que j'ai ressenti à ce moment précis. Mais j'ai su que quelque chose de grave arrivait à Paule.» Quand Eric regagne l'hôtel, c'est la désolation. Sa femme n'a pu survivre. «Depuis bientôt un an, ma vie est en attente. Au jour le jour. Il n'y a pas une seconde sans que je pense à elle. A ça.» «Ça», pour ne pas prononcer le mot. «J'aimerais tellement qu'elle n'ait pas eu peur. Ça doit être terrible, en plus, d'avoir peur. Et pourvu qu'elle n'ait pas souffert...» Des interrogations et jamais de réponses. «Sans mes amis, sans leur soutien, je ne sais pas ce que je serais devenu.» Après trois mois d'hésitation, Eric retourne en Thaïlande, dans l'espoir de retrouver le corps de la femme de sa vie. Pour enfin entamer un deuil. Aucune trace de Paule mais des retrouvailles avec Angelo, restaurateur français vivant là-bas et qui a créé une association pour venir en aide aux familles démunies. Eric amène des fonds : des dons d'amis, des dons de sa commune. De l'argent avec lequel il va pouvoir faire vivre une famille en aidant une jeune femme à ouvrir son restaurant. «C'est vrai que, quand tu aides quelqu'un, tu t'aides aussi toi-même.» En août, peu de temps après celui de Natacha, le corps de Paule est enfin retrouvé. «Quand on m'a appris la nouvelle, c'est comme si on me l'avait prise une deuxième fois. Je ne croyais plus que c'était possible. Sur le moment, j'aurais presque préféré qu'on ne la retrouve jamais. Mais sur place, on

lui a fait une belle cérémonie bouddhiste... On a dispersé ses cendres dans la mer. Je serai en Thaïlande le 26 décembre prochain. Il faut que j'y aille, pour boucler la boucle. Qu'on le veuille ou non, nous avons tous été happés par l'Asie...»

Originaire de Bretagne, Yannick Poirier est, comme Philippe, un amoureux du Sri Lanka. Il y vit depuis six ans. A Midigama, tout le monde connaît celui qui, quinze jours après le raz de marée, fendait à nouveau les vagues sur sa planche de surf. Cette planche à laquelle il doit d'être encore en vie. Professeur, il donnait un cours en pleine mer à trois de ses élèves, au moment où la vague a frappé. En quelques minutes, elle l'a projeté contre un arbre. Sauvé par sa planche, bouclier d'infortune, Yannick n'a perdu personne mais le tsunami l'a changé. Pour remercier sa bonne étoile, il a décidé de réconcilier les pêcheurs de son village avec la mer. Dès le lendemain, ce jeune homme vif mobilise sa famille en Bretagne pour créer une association : il faut venir en aide à Midigama. Avec l'arrivée des premiers dons, Yannick se lance dans la reconstruction du village ; tout ce monde aura la chance d'avoir une vie meilleure. «C'est grâce au tsunami que nous avons lancé tout ça. Cela peut sembler choquant, mais, pour les gens d'ici, le tsunami est une chance. Dans le bouddhisme, on t'apprend toujours que, dans le malheur, il y a une possibilité de bonheur et le malheur, une fois passé, peut ouvrir des portes sur le bonheur. Le malheur est passé, des gens sont morts ; on ne pourra jamais leur redonner la vie. Mais il n'est pas question de pleurer les morts. En revanche, les survivants sont là, et il faut les aider.» Yannick, pour relancer la pêche, a fait construire des bateaux. Mais les images du tsunami sont toujours présentes dans les têtes des pêcheurs désœuvrés parce qu'ils ont peur d'un retour du monstre. «J'aimerais bien leur servir d'exemple, leur montrer que la mer n'est pas plus dangereuse qu'avant, qu'ils peuvent retourner pêcher.» La peur de la mer.

Parce que leur vie a basculé en Asie du Sud-Est, Elisabeth, Philippe, Eric et Yannick ont décidé de venir en aide à ceux qui n'ont plus rien, sauf la vie. Une volonté impossible à conduire au bout d'elle-même sans l'argent, ce nerf de la paix. Tous les quatre n'essaient de transcender leur drame que parce qu'ils ont choisi le parti de la vie à tout prix. ■

**Enquête d'Andréa Rawlins-Gaston et Gaël Leiblang (Capa).**

«Ma vie après le tsunami», numéro spécial de l'émission «Des racines & des ailes», le 30 novembre sur France 3. ASSOCIATIONS : [www.aidons-midigama.com](http://www.aidons-midigama.com), [www.nat-asso.org](http://www.nat-asso.org), [www.phiphi-releve-toi.com](http://www.phiphi-releve-toi.com), [www.medaketiya@free.fr](mailto:www.medaketiya@free.fr) (aide aux sinistrés de Medaketiya).



Toutes ont péri dans le tsunami. Ci-dessus, Natacha Zana, 35 ans, fille unique d'un reporter de Paris Match, journaliste et écologiste, passionnée par les dauphins. Elle était en Thaïlande pour parfaire sa formation en plongée sous-marine. A dr., Juliette, 4 ans et demi, allait tous les ans au Sri Lanka avec ses parents et son grand-père. Elle y retrouvait son amie Osandy, 8 ans. Les enfants jouaient sur la plage de Tangalle quand le raz de marée les a emportées. Ci-contre, Paule Bella, 43 ans, avait épousé Eric en 1981. Ils n'avaient pas d'enfants et s'offraient deux beaux voyages par an.